

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Paulet, Jean-Pierre, et al. (2000) *Les très grandes villes dans le monde*. Paris, CNED/SEDES, 240 p. (ISBN 2-7181-9335-0)

par William J. Coffey

Cahiers de géographie du Québec, vol. 46, n° 128, 2002, p. 254-255.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/023050ar>

DOI: 10.7202/023050ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PAULET, Jean-Pierre et al. (2000) *Les très grandes villes dans le monde*. Paris, CNED/Sedes, 240 p. (ISBN 2-7181-9335-0)

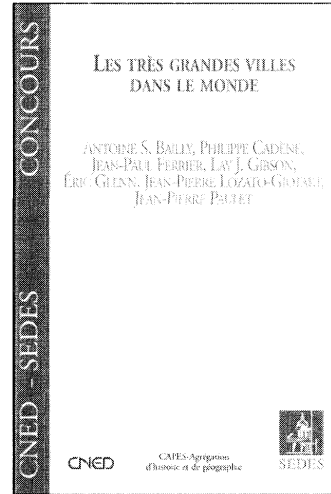
Dans le contexte actuel de la mondialisation et du débat portant sur l'organisation spatiale des activités économiques, sociales et politiques à l'échelle mondiale, les très grandes villes suscitent beaucoup d'intérêt de la part des chercheurs et du grand public. Avec la collaboration de six coauteurs (dont l'un, Philippe Cadène, a rédigé à lui seul la moitié des chapitres), Jean-Pierre Paulet nous présente une introduction à ce phénomène.

Le livre est divisé en huit chapitres, précédés d'une courte introduction par Paulet. Malheureusement, cette introduction ne présente ni problématique, ni buts, ni raison d'être pour le volume. Une telle présentation aurait pourtant été utile, le fil conducteur de ce recueil disparate étant difficile à saisir.

Le premier chapitre, « Le nombre, la puissance, le symbole » (J.-P. Paulet), couvre un ensemble classique de sujets : définitions et appellations des régions urbaines, nombre et taille des grandes villes dans le monde, réseaux de villes. Le deuxième chapitre, « les métropoles américaines : au-delà des limites urbaines » (A. S. Bailly, L. J. Gibson et E. Glenn) touche à quatre phénomènes, popularisés par les médias, qui, selon les auteurs, permettent de mieux comprendre l'intégration et la désintégration des métropoles américaines : les fameuses *edge cities*, les *exurbs* au-delà des aires suburbaines, les *gated communities* et les *lone eagles* (personnes avec une profession urbaine qui s'installent dans l'arrière-pays). Ce chapitre est très court et superficiel, consacrant à peine une page à chaque phénomène.

P. Cadène signe les quatre chapitres suivants : « Les grandes villes des pays faiblement développés », « Mégapoles et territoires métropolisés », « Des agglomérations au cœur du système mondial » et « La pauvreté du plus grand nombre et les difficultés de la gestion urbaine ». Ces quatre chapitres représentent le noyau dur du livre tant sur le plan du contenu que sur celui de la qualité. Toutefois, il est à noter qu'ils portent davantage sur les grandes villes des pays en voie de développement que sur celles des pays développés.

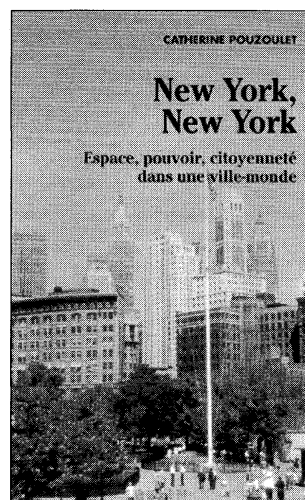
Le septième chapitre, « De l'urbain au post-urbain » (J.-P. Ferrier) cherche à développer « Une théorie géographique de la métropolisation et prospective pour une habitation durable des territoires ». L'utilisation abondante de néologismes, d'une notation pseudo-logique et de nombreuses notes infrapaginales ne contribue pas à créer un texte limpide. Enfin, le huitième chapitre, « Grandes villes et logique touristique » (J.-P. Lozato-Giotart) se penche spécifiquement sur le phénomène du tourisme urbain. Il n'y a ni conclusion, ni synthèse tentant de faire ressortir un fil conducteur à cette collection de chapitres.



En somme, malgré quelques textes intéressants, l'ouvrage laisse beaucoup à désirer; il est constitué de chapitres qui sont, dans l'ensemble, mal intégrés et mal coordonnés, et de qualité très inégale. Le lecteur intéressé par les grandes villes du monde peut facilement trouver ailleurs des sources d'information plus cohérentes et plus riches.

William J. Coffey
Université de Montréal

POUZOLET, Catherine (2000) *New York, New York. Espace, pouvoir, citoyenneté dans une ville-monde*. Paris, Belin (Coll. « Cultures américaines »), 348 p. (ISBN 2-7011-1725-9)



Alors qu'en France, on parle des grandes villes dans le cadre de la préparation aux concours d'enseignement, le dernier ouvrage de Catherine Pouzoulet propose une analyse extrêmement fouillée de la grande ville américaine par excellence : New York. Bien qu'américaniste et politiste, C. Pouzoulet fait ici véritablement œuvre de géographe dans un ouvrage dont la problématique s'attache, à partir de la crise urbaine new-yorkaise, à démonter les mécanismes de reconversion économique et de mutations sociospatiales qui ont largement sous-tendu l'affirmation de New York comme modèle de ville-monde. À la différence de S. Sassen, C. Pouzoulet part d'une démarche empirique, plus proche de la géographie sociale que de l'analyse purement économique, et pose d'emblée le problème de la territorialité new-yorkaise marquée encore aujourd'hui par une rupture des relations hiérarchisées avec son arrière-pays au profit d'une mise en réseau avec d'autres métropoles de rang international; le tout s'accompagnant d'une dualisation dans les formes d'investissement des espaces urbains, alternant espaces valorisés et espaces dévalorisés. En trois parties d'égal intérêt, l'auteur formule l'hypothèse que New York ville-monde trouve ses origines, en tant que modèle urbain dominant, dans une dynamique historique de type régulationniste entre le marché et le politique. Ce modèle, étranger à la ville européenne, qui introduit une rupture dans la forme traditionnelle d'urbanité américaine, n'est pas, à New York, intrinsèquement lié à la seule phase postindustrielle, mais semble constitutif de la construction historique de cette métropole. Le passage à l'économie postindustrielle n'a pas modifié en profondeur le traitement des espaces urbains, mais a induit une nouvelle relation entre le public et le privé et provoqué, à la faveur de partenariats d'occasion, l'émergence de structures continues de pouvoir informel établies en marge du processus électoral. Fort de ce constat, l'auteur souligne que la dynamique crise-reconversion et ses phases désinvestissement-investissement sont à replacer dans un fonctionnement structurel propre à la grande ville américaine qui fait de la crise un mécanisme de régulation urbaine et politique.